

CORINNE
ANTOINE-BORT

JOURNAL D'UNE AMOUREUSE DÉSABUSÉE

Corinne Antoine-Bort

Journal d'une amoureuse désabusée

© Corinne Antoine-Bort, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-6249-8

Librinova

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Martial

Première partie

J’ai presque dix ans. C’est l’été, en Corrèze. Chaque année, nous venons une quinzaine de jours au camping de Seilhac, au bord du lac, après avoir passé une semaine à la mer. Avec Marc, mon grand frère, nous adorons nos vacances en caravane.

Nous avons nos habitudes dans le camping. Nous retrouvons les mêmes copains et nos parents nous laissent beaucoup de liberté. Les baignades au lac, les activités sportives et animations proposées remplissent nos journées. Nous aidons aussi aux tâches ménagères mais ce n'est pas une corvée pour moi. Faire la vaisselle ou la lessive au bloc sanitaire avec les autres familles est plus un amusement. Généralement, je prends le tour de Marc, sauf s’il n’a pas été sympa... Ici, je me sens plus grande.

Cet après-midi, nous sommes chez nos grands-parents paternels. Ils habitent dans un petit hameau isolé de Saint-Salvadour, à une dizaine de kilomètres de Seilhac. Nos parents sont partis faire des courses à Tulle.

Je devrais plutôt dire chez notre oncle et notre tante car ces derniers ont repris la ferme depuis très longtemps et ils vivent tous ensemble. Contrairement à la coutume, le fils aîné a préféré devenir gendarme et le second est resté pour s’occuper de l’exploitation agricole. Mon père, le plus jeune des trois, est parti travailler à Paris où il a rencontré ma mère. Puis ils se sont installés à Limoges pour se rapprocher de la Corrèze.

Nos grands-parents s’appellent Martial et Marguerite, Pépé et Mémé pour nous. Par ici, tout le monde appelle les anciens comme ça, en ajoutant un article défini lorsque l’on parle d’eux, « le Pépé et la Mémé ». C’est toujours avec respect. Ça fait plus vieux que Papy et Mamy mais ils le portent bien. Je crois que les gens vieillissent plus vite à la campagne, certainement usés par les travaux agricoles.

Martial et Marguerite sont âgés, quatre-vingt-huit ans pour lui et quatre-vingt-cinq pour elle. Ils sont constamment l’un près de l’autre, la plupart du temps assis sur un banc, autour de la table, dans le cantou[1] ou dans le jardin. Et lorsqu’ils se promènent, lui avec sa canne, elle le dos voûté, ils se soutiennent bras dessus bras dessous. Ils sont frêles et fripés, je les trouve beaux et rayonnants. Mon Pépé et ma Mémé sont toujours amoureux.

J’aime venir ici. J’accompagne ma tante Léa quand elle conduit les troupeaux de moutons et de vaches dans les prés ou les ramène à l’étable. Elle aime ses animaux et leur parle chaleureusement en patois « Quò vai bièn ? Qué fa ?[2] », sans jamais les brusquer. Je l’observe et l’écoute, admirative, donner ses directives à son fidèle chien de berger qui rassemble et guide le bétail « Ven, ven, ven… Brave chen ![3] » Elle est gentille avec moi, elle me laisse nourrir les poules, les canards et les lapins, ramasser les œufs. Et lorsqu’il y a des lapereaux, j’ai le droit de les attraper pour les câliner, et même de les balader dans une brouette.

C’est l’heure du goûter. Nous rejoignons nos grands-parents, contents de partager ce moment avec nous. Ils sont devenus gourmands sur leurs vieux jours, particulièrement Pépé.

Il fait lourd dehors et on est mieux à l’intérieur. Les murs en pierre de la ferme sont très épais et permettent de garder la fraîcheur. Mémé ouvre la vieille maie et en sort une belle tourte dorée. Pendant la guerre, c’est cette maie qu’elle a ouverte en tremblant de peur, à la demande d’officiers allemands qui s’étaient arrêtés, affamés. Ils l’avaient ordonné avec autorité mais sans grossièreté ni violence, ils avaient pris le pain, leur en laissant une petite quantité et avaient insisté pour le payer. Papa m’a souvent raconté cette scène qu’il avait vécue avec frayeur, il n’avait que six ans et savait que son grand frère était caché sous un lit.

Pépé coupe la tourte après avoir fait un signe de croix sur la croûte avec la lame de son couteau Opinel, un rituel ancestral qu’il perpétue comme une prière. Pourtant il n’est pas pratiquant et ne va à la messe que pour les grandes occasions : les baptêmes, les communions, les mariages et les enterrements.

Avec Marc, nous tartinons généreusement notre pain de confiture de framboises, ma préférée et nous nous régalons. Ici les confitures sont faites maison par Léa comme beaucoup d’autres choses. Ses pâtés et confits, ses conserves de cèpes et châtaignes sont de purs délices.

Marc dévore ses tartines et rejoint notre oncle Roger qui s’apprête à partir dans les champs avec son tracteur. Moi, je prends mon temps, j’apprécie leur compagnie. Même si nous ne faisons pas grand-chose ensemble, je suis attachée

à eux, d’autant plus que mes grands-parents maternels sont morts quand j’étais très jeune et je m’en souviens peu… C’est calme, seul le tic-tac régulier de l'immense horloge marque le temps qui passe. Je leur raconte mes journées au camping et Mémé me répète dès que je pose ma tartine sur la table « Mange, ma Caroline ». C'est la troisième, je suis calée et je la mange pour lui faire plaisir.

Comme d’habitude, je suis assise en face de Pépé et je l’observe. J’aime le regarder. Son visage est si doux, ses cheveux sont tout blancs, comme les courts poils de sa barbe mal rasée à cause de sa mauvaise vue et de ses tremblements. Ses yeux sont d’un bleu clair presque transparent et ses lèvres dont j’ai hérité bien charnues. Quand il me regarde, je me sens tellement importante ! Mais aujourd’hui, il est ailleurs, le regard perdu. Il ne semble pas me voir et cela m’inquiète.

Je suis interrompue dans mes pensées par l’arrivée de ma cousine, la fille unique de Léa et Roger, et de son fils Guillaume.

Guillaume, surnommé Guigui, est un petit garçon de trois ans, coquin et tendre. C’est un enfant différent, il est atteint de trisomie vingt et un. À l’extérieur, les gens parlent de lui en disant « le petit mongolien » ou « le petit mongol ». Ça me déplaît et me met mal à l’aise.

C’est un enfant différent et avant tout très attachant. Il dit quelques mots et communique principalement par des mimiques et des gestes. J’ai parfois l’impression qu’il nous fait rire pour qu'on oublie son handicap et à travers nous, pour l’oublier lui-même. Il me touche beaucoup.

Deux jours ont passé, nous sommes en visite chez des cousins qui vivent dans un village au pied des Monédières. Nous jouons dehors lorsque Papa nous rejoint. Il vient de recevoir un appel téléphonique de Roger. Pépé est mort, il n’a pas souffert. Il est mort de vieillesse, en montant sur son lit pour faire la sieste. Papa est malheureux mais ne pleure pas, nous non plus. Il propose à Marc de les accompagner à la ferme.

Moi, je suis trop petite. Trop petite pour voir mon Pépé mort. Ils repasseront me chercher ce soir. Ils partent tous les trois et je rentre dans la maison. Personne ne me parle de mon grand-père. On me propose et j’accepte de prendre un goûter, de lire un livre, de regarder la télévision. Puis des voisins passent, ils

s’interrogent sur ma présence, on leur explique et tous font comme si de rien n’était. Je ne comprends pas cette indifférence. J’aimerais en parler, être consolée, me faire plaindre aussi. Pour une fois qu’il m’arrive quelque chose d’important… Je pense à lui, à son regard absent avant-hier.

Trois jours plus tard, ce sont les obsèques et je n’y vais pas. Je suis trop petite. Trop petite pour l’enterrement de mon Pépé. Je dis simplement à Marc :

— Tu as de la chance de pouvoir y aller.

— Tu parles d’une chance ! Aller écouter un curé dans une église en plein après-midi, je m’en serais bien passé. Je préférerais rester ici avec mes potes.

C’est injuste. Il a quatorze ans et n’y porte aucun intérêt. Moi, j’aurais voulu y être. Il s’agit de mon grand-père tout de même. Je vais encore devoir les attendre, au camping cette fois, chez nos voisins qui ne feront eux aussi semblant de rien.

*

J’ai quinze ans et demi. C’est le mois d’août 1985, à Seilhac. Nous sommes arrivés au camping il y a quelques jours, sans Marc. Ça fait deux ans qu’il ne passe plus ses vacances avec nous. Il part camper avec ses copains puis il travaille un mois comme nageur sauveteur à la piscine de Saint-Junien avant de reprendre les cours à l'école d’architecture de Bordeaux. Son salaire lui permet de se faire plaisir et de sortir pendant l’année. Les parents paient les frais de scolarité et le logement, lui donnent de l’argent pour la nourriture et les loisirs mais c’est trop juste, comme il dit.

J’apprécie toujours autant mes vacances au camping. Depuis l’an dernier, j’y reste tout le mois. Des cousins qui viennent la deuxième quinzaine ont proposé de m’héberger dans leur bungalow et j’ai réussi à convaincre les parents d’accepter. Ce couple est adorable, ils n’ont pas d’enfant et sont ravis de m’avoir avec eux.

Quelle joie de retrouver mes amis de vacances ! J’en connais certains depuis plus de cinq ans. Nous baigner au lac, flemmarder sur la plage, faire de la planche à voile, des balades à vélo et à cheval sont nos principales occupations, sans oublier les soirées.

Cette année, j’étais impatiente de revoir Patrick. Il habite Seilhac. Nous nous plaisions déjà l’été dernier mais trop timides, nous n’avions rien tenté. Nous nous sommes écrits, surtout en juin et en juillet.

Je le vois tous les jours au club de planches à voile, il y travaille les après-midis. J’y passe même quand je ne loue pas de planche. Il a quinze ans et en paraît dix-sept ; il est grand, bronzé, une chevelure châtain bouclée, un sourire à faire fondre toutes les filles… Et il a pris de la maturité. Je crois que je suis amoureuse.

Ce soir, il vient à la soirée du camping.

Je l’aperçois et le rejoins sur l’estrade où se trouve la sono. Je m’assois près de lui et il se pousse légèrement, maintenant un espace entre nous ; cela m’étonne, je le mets sur le compte de la timidité. Nous parlons peu.

La première série de slows commence. Je suis certaine qu’il va m’inviter, je suis stressée. Après de longues secondes d'attente, un bon copain m’entraîne par le bras pour danser, je ne peux pas refuser. Patrick se lève également et invite une fille que je ne connais pas. Le slow terminé, je me dirige vers lui et à ma grande surprise, ils sont en train de s’embrasser sur la bouche. J'ai le souffle coupé.

Qu’est-ce que j’ai fait pour qu’il ne veuille plus de moi ? N'ai-je pas fait ce qu'il fallait ? Avant-hier, au bal du village, il m’a invitée dès le premier slow, un slow sensuel ne laissant pas de doute sur nos intentions. Puis on s’est séparé, c’est moi qui me suis dégagée car mes parents et les voisins du camping étaient présents et je ne voulais pas qu’ils nous voient. Je croyais qu'il avait compris la situation mais il a dû penser que je ne souhaitais pas sortir avec lui.

Je quitte la salle, dégoûtée. Quelle humiliation ! Je me confie à une amie de Seilhac. Elle m’apprend que Patrick sortait avec une fille de Tulle en juillet, c’est-à-dire au moment où il m’écrivait « Je t’aime ». Je me sens doublement trahie.